Extrait du *Marseille Médical.*

LE

JOURNAL DES FRÈRES PLATTER

Étudiants en Médecine à Montpellier au XVIe Siècle.

Par M. le Dr FALLOT

Médecin des hôpitaux, Professeur à l'Ecole de Médecine

Tout le monde sait de quelle sollicitude, de quelle affection filiale la ville de Montpellier entoure son antique et glorieuse Faculté de Médecine ; rien de ce qui peut rappeler sa splendeur passée, en renouveler l'éclat dans le présent, en assurer le développement futur, ne laisse indifférents les citoyens de cette active et intelligente cité. Ces sentiments sont à coup sûr fort naturels, et méritent d'être proposés en exemple à beaucoup ; on ne peut qu'y applaudir, à la condition toutefois qu'ils ne dégénèrent point en un égoïsme étroit et jaloux, qu'ils n'entraînent pas nos voisins, toujours perspicaces, à tenter de s'assurer le monopole de l'avenir en supprimant toute concurrence susceptible de devenir tôt ou tard un sérieux danger.... C'est bien certainement ce désir de rappeler aux contemporains oublieux ce que fût, il y a plusieurs siècles, la vieille Ecole Languedocienne, qui a inspiré à la Société des Bibliophiles de Montpellier l'idée de traduire et de publier à nouveau une œuvre peu connue, dont quelques fragments seuls avaient à cette heure fixé l'attention des érudits : c'est le

journal des frères Félix et Thomas Platter, de Bâle, qui, au XVI[e] siècle, vinrent étudier la médecine dans cette ville. L'ouvrage, édité avec luxe (1), orné de deux beaux portraits des auteurs, n'a été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires : nous avons été assez heureux pour le lire, et le plaisir que nous y avons pris nous a suggéré la pensée de le présenter aux lecteurs du *Marseille médical*. Ils trouveront, nous le pensons du moins, un réel intérêt à voir retracé et peint d'après nature un tableau parfaitement authentique de la Société, des mœurs Universitaires d'une époque qui nous paraît déjà bien lointaine.

Dans la première moitié du XVI[e] siècle, vivait à Bâle un nommé Thomas Platter, qui, de simple chevrier, avait su, par son énergie et son travail, s'élever à la position considérable de *gymnasiarchus*, c'est-à-dire de directeur d'une Ecole. Mû par le désir bien naturel à tous les pères, d'élever son fils Félix, né en octobre 1536, à un rang social supérieur au sien, il résolut de le faire instruire dans la médecine et d'en faire un docteur : pour atteindre ce but, il décida de l'envoyer faire ses études à Montpellier dont la Faculté, par la renommée de son enseignement, attirait à elle la jeunesse de toute l'Europe. Félix Platter arriva à Montpellier vers la fin de 1552, y passa quatre années, et revint ensuite à Bâle, où il prit son doctorat le 20 septembre 1557. Il y acquit promptement une réputation justifiée qui lui valut le titre d'*archiater* de cette ville; il y réunit des collections d'histoire naturelle et un herbier, le premier connu, que Montagne visita avec admiration ; fait à noter, ses collections n'étaient point publiques, et l'on n'était admis à les visiter que moyennant une rétribution ; Félix Platter a exactement porté sur l'état de sa fortune l'argent que lui avait rapporté l'exhibition de ses richesses scientifiques.— Marié dans sa ville natale, il ne devait point

(1) Le titre exact est : *Félix et Thomas Platter à Montpellier 1552-1559 — 1595-1599. Notes de voyage de deux étudiants Bâlois publiées d'après les manuscrits originaux appartenant à la bibliothèque de l'Université de Bâle.* — Montpellier, chez Coulet, 1892.
Cf. *Revue bleue* du 19 nov. 92 un article de G. Lanson.

avoir d'enfant. « Ce fut probablement cette circonstance, dit l'auteur de la préface de l'ouvrage que nous analysons, c'est-à-dire le désir de perpétuer un nom déjà célèbre qui engagea son père, devenu veuf à soixante-treize ans, à contracter une nouvelle union. » Son grand père maternel, qui mourut âgé de cent vingt-six ans, aurait eu, d'après ses biographes, un fils à l'âge de cent ans : le père de Félix imita cet exemple, et, de ce second mariage, il eut six enfants, dont le deuxième, Thomas Platter, né en 1574, se trouva ainsi avoir trente-huit ans de moins que son aîné. Félix devait jouer pour lui le rôle d'un véritable père, et, comme on l'avait fait pour lui-même, il l'envoya faire à Montpellier un séjour de quelques années pour y étudier la médecine ; il y passa de septembre 1595 à février 1600. Chacun des deux frères nous a laissé un journal dans lequel il a consigné ses souvenirs de voyage, et les impressions de son séjour : c'est de ce double ouvrage que nous allons essayer de donner un compte-rendu sommaire, en nous attachant à mettre en relief les détails et les faits qui sont plus particulièrement de nature à intéresser le médecin.

I

Beaucoup de lecteurs trouveront certainement avec nous que le Journal de Félix est de beaucoup le plus attrayant : il y règne d'un bout à l'autre un air de simplicité, une sorte de grâce naïve qui ont un charme tout spécial. Dès les premières pages, il nous conte les préparatifs du départ ; la distance est grande de Bâle à Montpellier, et, au XVIe siècle, les moyens de communication étaient rares et difficiles. Son père lui achète un cheval de sept couronnes, et puis il attend le passage des marchands de Lyon qui avaient l'habitude de passer par Bâle en revenant de la foire de Francfort ; il devait, comme cela se pratiquait à cette époque où les routes étaient peu sûres pour le voyageur isolé, se joindre à eux et cheminer ensemble jusqu'à Lyon ; mais les marchands ne vinrent pas, et Félix ne

trouva qu'un seul compagnon de route jusqu'à Genève. Le 10 octobre 1552, il se met en route ; son père lui avait enveloppé deux chemises et quelques mouchoirs dans une toile cirée ; il lui remit pour le voyage quatre couronnes d'or qu'il eut la précaution de coudre dans son pourpoint, et trois couronnes en monnaie ; il l'avertissait en même temps que cet argent, il l'avait emprunté, en même temps que celui qui avait servi à payer le cheval. Enfin, il lui fit les recommandations les plus sévères : il ne devait pas se faire illusion sur sa qualité de fils unique ; il devait étudier avec zèle afin d'arriver à bien posséder son art ; il devait faire tout son possible pour entrer à Montpellier, chez un nommé Catalan dont le fils était à Bâle ; il trouverait ainsi par voie d'échange le logement et le couvert. « Nous nous mîmes en route, raconte Félix : mon père nous accompagna jusqu'à la chapelle qui se trouve hors des portes ; alors il me tendit la main pour me faire ses adieux, il voulut me dire : « *Félix vale* » ; mais il fut incapable d'achever le mot *vale*, il ne put me dire que : « *va...* » et s'éloigna tout ému. J'eus le cœur gros, et je continuai tout triste un voyage dont la perspective m'avait rempli de joie. » (1).

Félix traverse ainsi Berne où il visite la ville, les églises, sans oublier les ours : « il y en avait, dit-il, six dans les fossés » ; il passe par Fribourg où on commence à le traiter et à le coucher à la française ; avant d'arriver à Lausanne, il couche dans une méchante auberge, remplie de paysans et de mendiants de mine si suspecte qu'avec son compagnon de route ils jugent prudent de détaler avant le jour. Il arrive à Genève où il va entendre prêcher Calvin, pour lequel il avait une lettre de recommandation : « l'assistance était nombreuse, mais, dit-il, je ne compris rien au sermon. » Calvin lui procure un nouveau compagnon qui se trouve être un chirurgien, Michel Héroard, de Montpellier, le père du célèbre médecin de Louis XIII. Le 17 octobre, Félix se remet en route avec lui ; il longe les

(1) Page 6.

bords du Rhône, et il n'est point insensible aux beautés du paysage. « Le fleuve profondément encaissé, s'engouffre dans des abîmes avec un grand bruit. » Près de Nantua, il longe un lac sauvage au fond d'une gorge étroite. « La route était dangereuse, dit-il, et nous vîmes plusieurs hommes pendus aux arbres. La nuit nous surprit, il faisait si noir en descendant de la montagne dans la vallée que nous manquâmes nous heurter contre un homme qui pendait à une branche ; ce qui me donna le frisson. » (1). Ce genre de rencontre devait assez fréquemment se renouveler pour notre voyageur ; en approchant de Lyon il aperçut encore plusieurs hommes pendus à des gibets et d'autres exposés sur des roues ; à son entrée à Lyon il rencontre « un chrétien que l'on menait brûler hors des portes : il était en chemise, et avait une botte de paille attachée sur le dos. » (2).

Ailleurs, se sont d'autres épisodes plus gais ; à Valence, à l'auberge du Dauphin, après dîner, la servante vient lui offrir une belle et grosse poire, le priant de la manger en son honneur ; « mais, dit Félix, je fus pris de défiance, et je me remis en route sans l'accepter. » A Pierrelatte, il voit pour la première fois des oliviers ; ils étaient chargés d'olives, les unes vertes, les autres rouges et demi-mûres, d'autres enfin noires et en pleine maturité. « Je les goutai toutes, dit Félix, mais je les trouvai mauvaises et très amères (3). » A Avignon, notre jeune voyageur (on se rappelle que Félix n'avait que 16 ans), se sentant de plus en plus éloigné de son pays natal, est pris d'un sentiment de crainte et de découragement qu'il raconte dans une page charmante, d'une sensibilité exquise. « J'étais, dit-il, dans un abattement complet, ne connaissant personne, ne sachant où retrouver mon compagnon de route, et ne voyant autour de moi que des gens rudes et grossiers. Je fus pris d'une si irrésistible envie de retourner chez moi

(1) Page 14.
(2) Page 17.
(3) Page 20.

dans ma patrie, que je m'en allai à l'écurie trouver mon petit cheval, et lui jetai les bras autour du cou en éclatant en sanglots. La pauvre bête, qui se trouvait aussi seule et hennissait plaintivement après d'autres chevaux, semblait partager le chagrin de notre commun abandon. Je me rendis de là sur un rocher qui surplombe le Rhône, et me plongeai dans mes tristes pensées. Je me crus abandonné du monde entier... Mais Dieu vint à mon aide : j'entrai dans une église : c'était un dimanche, et les sons de l'orgue, unis aux chants, calmèrent un peu ma douleur (1). » — Certainement, ces lignes ne dépareraient pas les confessions de Jean-Jacques Rousseau.

Ce moment de découragement passé, Félix continue son voyage ; il nous raconte que, près du Gard, son innocence a, comme à Valence, était mise en péril : la fille de l'hôtelier a voulu l'embrasser ; mais il s'en est défendu, ce qui a beaucoup prêté à rire, « car c'est l'usage, dans ce pays, de souhaiter la bienvenue par un baiser. »

A Nîmes, il visite les antiquités, le grand Amphithéâtre ; à Lunel, il n'a garde d'oublier de nous dire qu'il y a bu le premier vin de muscat. Avant d'entrer dans Montpellier, à Castelnau, ses yeux sont frappés du même spectacle qu'aux abords de Lyon ; il traverse le champ où ont lieu les exécutions ; « des quartiers de chair humaine pendaient aux oliviers : cette vue me causa une impression étrange (2) ». Il se rend aussitôt chez son hôte, Laurent Catalan, apothicaire, auquel il adresse la parole en latin : celui-ci lui souhaite la bienvenue et l'installe chez lui.

Arrivé ainsi au but de son voyage, Félix, en garçon économe et rangé, établit ses comptes, qu'il consigne soigneusement dans son journal : son voyage de Bâle à Montpellier avait duré vingt jours, du 10 au 30 octobre, mais sur ce nombre, il n'y avait eu, en réalité, que quinze jours de marche, durant lesquels il avait parcouru

(1) Page 21.
(2) Page 24.

95 milles ; sa dépense s'élevait à 10 livres, 12 shellings, 10 deniers, y compris l'entretien du cheval, les pourboires et les droits de passage sur les rivières (1).

A peine installé, Félix se met à l'œuvre sans retard ; il régularise sa situation d'étudiant ; le 4 novembre 1552, le docteur Henri Castellan lui fait subir un examen à la suite duquel il est immatriculé. Il était d'usage que chaque étudiant choisit un parrain : Félix prend pour tel, *pro patre*, le docteur Saporta, doyen de l'Académie.

Nous empruntons à son journal, en les groupant par ordre, les principaux faits qu'il mentionne pendant la durée de son séjour à Montpellier : ces éléments réunis et rapprochés nous donneront un tableau exact et fidèle de ce qu'étaient les études médicales, de ce qu'était la vie d'un étudiant résidant dans cette ville vers le milieu du XVI[e] siècle.

Félix nous apprend qu'aussitôt arrivé, il s'est mis à suivre les cours ; il en suivait, dit-il, deux ou trois le matin et autant le soir. Ces cours étaient nombreux : dans la matinée ceux de Sabranus, de Saporta, de Schyronius, à neuf heures celui de Rondelet ; après midi, ceux de Fontanonus, de Bocaudus, de Guichardus et de Griffius. « Nous déjeûnions quelquefois pendant le cours de Schyronius qui était très vieux, et qui fit un jour dans ses chausses en pleine chaire » (2). L'enseignement était interrompu pendant tout l'été, sauf pour quelques professeurs qui donnaient des leçons payantes ; il recommençait à la Saint-Luc, c'est-à-dire, le 18 octobre. Sa principale étude était l'anatomie : « non seulement, raconte-t-il, je ne manquais jamais d'assister aux dissections d'hommes ou d'animaux qui se faisaient au Collège, mais j'étais aussi de toutes les autopsies que l'on pratiquait secrètement sur des cadavres, et j'en étais venu à mettre moi-même la main au scalpel, malgré la répulsion que j'avais éprouvée d'abord » (3).

Félix nous donne, au cours de son journal, l'énumération

(1) Page 25.
(2) Page 41.
(3) Page 91.

sans doute complète et le récit fidèle de toutes les dissections auxquelles il a assisté pendant la durée de son séjour : nous reproduisons, en les rapprochant, ces passages qui nous font voir ce qu'était à cette époque l'enseignement de l'anatomie.

« Le 14 novembre, il fut pratiqué une dissection dans l'ancien Amphithéâtre, sur le corps d'un garçon qui était mort d'un abcès dans la poitrine (*pleuritide*). On ne trouva dans l'intérieur de la poitrine, *in succingente membrana*, qu'une tache bleuâtre, sans enflure, ni abcès. Le poumon était attaché en cet endroit par des ligaments qu'on fut obligé de déchirer pour le sortir. Le docteur Guichard présidait l'anatomie, et un barbier opérait. Outre les étudiants, il y avait dans l'assistance beaucoup de personnes de la noblesse et de la bourgeoisie, et jusqu'à des demoiselles, bien qu'on fit l'autopsie d'un homme. Il y assistait même des moines (1).

Le 19 décembre, eut lieu une nouvelle séance d'anatomie : le sujet était un vieillard dont les poumons étaient en fort mauvais état : Me Guichardus présidait (2).

Le 2 février 1554, il y eut une nouvelle séance d'anatomie sous la présidence de Rondelet ; le sujet était un homme (3). Aux environs de la Toussaint, Rondelet présida une séance d'anatomie ; il disséqua un singe. Le foie et la rate étaient couverts de pustules remplies d'eau qui crevaient au moindre attouchement. Celles du foie étaient rougeâtres, sauf celles des environs de la vésicule biliaire qui tiraient sur le jaune. La bête, pense Félix, était morte d'hydropisie. — Quelques jours après, le 21 novembre, Rondelet présida une nouvelle séance : le sujet était une superbe courtisane, morte en couches ; la matrice était encore toute enflée, car la délivrance venait à peine d'avoir lieu (4). — Le 17 janvier 1555, séance d'anatomie au Collège,

(1) Page 30.
(2) Page 64.
(3) Page 71.
(4) Page 89.

sous la présidence du docteur Guichardus. Le sujet était un jeune compagnon (1).

Le 2 novembre, au Collège, séance d'anatomie, présidée par Bocaudus : le sujet était une femme. — Le 10, Gallotus en prépara une autre en secret, pour nous autres Allemands : on disséqua une vieille femme morte d'apoplexie ; en lui ouvrant les os du crâne et l'enveloppe du cerveau, la cervelle s'échappa comme de la bouillie d'amidon et inonda la figure (2). — Le 22 décembre, séance d'anatomie par le docteur Guichardus, où l'on disséqua une jeune fille (3). — Le 6 février 1556, séance d'anatomie au nouveau *Theatrum Collegii* ; deux sujets furent disséqués en même temps : une jeune fille et une femme. Rondelet présidait, et, dit Félix, je prenais soigneusement note de ses admirables explications (4). — Le 10 janvier 1557, séance d'anatomie au Collège, sous la présidence du docteur Guichardus ; le sujet était un homme (5). »

Si l'on s'en rapporte à ces divers passages, on semble autorisé à croire que ces leçons étaient, malgré l'expression employée par Félix, bien moins de véritables dissections que de simples autopsies. Insistons aussi sur ce trait de mœurs signalé par l'auteur : ces séances étaient suivies, non seulement par les étudiants, mais par un nombreux public éclairé, appartenant à la bourgeoisie, à la noblesse et au clergé ; elle devaient être pour lui une distraction intellectuelle d'autant plus appréciée qu'elle était plus rare : les dames, les demoiselles mêmes y assistaient, comme de nos jours elles accourraient entendre quelque conférencier en renom. Lorsqu'en 1673, dans le *Malade imaginaire*, Molière mettra en scène Thomas Diafoirus, invitant sa fiancée à venir « pour se divertir, voir la dissection d'une femme », il ne fera qu'une allusion critique à une

(1) Page 97.
(2) Page 123.
(3) Page 125.
(4) Page 128.
(5) Page 147.

*

coutume dont la singularité devait choquer son bon sens ; mais la proposition de Diafoirus ne devait pas avoir pour les contemporains le caractère de profond ridicule que nous lui attribuons aujourd'hui.

Comme on le voit par la liste complète que Félix nous en a transmise, ces leçons étaient bien peu nombreuses, par suite bien insuffisantes pour apprendre aux élèves une science étendue et complexe : ceux-ci en avaient le sentiment, et ils s'ingéniaient de toutes les façons pour se procurer des sujets à disséquer. Félix nous raconte comment ils s'y prenaient. Tout le monde connaît les recherches passionnées de Vesale, allant la nuit déterrer des cadavres à la butte de Montfaucon ou au cimetière des Innocents ; ces mêmes faits, devenus légendaires, les étudiants de Montpellier les reproduisaient à peu près à la même époque. Félix nous fait le récit détaillé d'une de ces expéditions nocturnes pour aller hors la ville déterrer en secret des corps fraichement inhumés dans les cimetières des cloitres du voisinage ; des complices apostés prévenaient les intéressés de la date des enterrements et les guidaient, la nuit, vers la fosse. Il a participé lui-même à plusieurs de ces coups de main.

« Notre première expédition, dit-il, se fit le 11 décembre 1554. A la nuit close, Gallotus nous conduisit hors de la ville, au couvent des Augustins, où nous attendait un moine appelé père Bernard, gaillard déterminé, qui s'était déguisé pour nous prêter la main. Arrivés au couvent, nous y restons à boire, sans bruit, jusqu'à minuit. Alors, dans le plus grand silence et l'épée à la main, nous nous rendons au cimetière du couvent de Saint-Denis, où nous déterrons un corps avec nos mains, car la terre n'était pas encore tassée, l'enterrement ayant eu lieu le jour même. Une fois mis à découvert, nous le tirons dehors avec des cordes, et l'enveloppant de nos flassades, nous le portons sur deux bâtons jusqu'aux portes de la ville. Il pouvait être trois heures du matin. Là, nous mettons le corps à l'écart pour aller frapper à la poterne, qui s'ouvrait pour

entrer et sortir de nuit. Le vieux portier vient nous ouvrir en chemise ; nous le prions de nous donner à boire, sous prétexte que nous mourrions de soif, et pendant qu'il va chercher du vin, trois d'entre nous font passer le cadavre, et le portent sans désemparer dans la maison de Gallotus, qui n'était pas bien éloignée. Le portier ne se douta de rien, et nous rejoignîmes nos compagnons. En ouvrant le linceul où le corps était cousu, nous trouvâmes une femme, avec des jambes contrefaites de naissance, les deux pieds tournés en dedans. Nous en fîmes l'autopsie et découvrîmes entre autres curiosités, diverses veines *vasorum spermaticorum*, qui étaient contournées comme les jambes et dirigées vers le fondement » (1).

Cinq jours plus tard, nos étudiants renouvellent la même expédition, et, au cimetière du couvent des Augustins ils déterrent deux cadavres ; l'un se trouve être celui d'un étudiant de leur connaissance : son autopsie révéla « des lésions graves ; les poumons étaient décomposés et répandaient une odeur affreuse, malgré le vinaigre dont nous les arrosions ; nous y trouvâmes de petits calculs. » L'autre cadavre était celui d'un jeune garçon dont ils firent un squelette. — Mais, dans la suite, les moines avertis gardèrent leur cimetière, et reçurent à coup d'arbalète tout étudiant qui se présentait à portée. Cependant, le 31 janvier 1555, c'est encore une expédition analogue qui procure à nos étudiants le cadavre d'une vieille femme et celui d'un enfant.

Si Félix, ainsi qu'il nous le dit, s'adonnait plus spécialement à l'anatomie, il ne paraît pas avoir pour cela négligé l'étude de la médecine et de la chirurgie proprement dites. Suivant la coutume du temps, il suivait dans ses visites médicales le docteur Honoré Castellan, l'un des professeurs les plus en renom de l'Ecole de Montpellier, chez lequel il était reçu, et qui l'aimait beaucoup. Il nous fait le récit de quelques opérations chirurgicales auxquel-

(1) Page 93.

les il a assisté ; dans l'une Michel Héroard opère un jeune *canonicus* d'une varice à la cuisse, pour empêcher la formation d'un dépôt en dessous (1) ; dans l'autre, c'est encore Michel Héroard qui cautérise au fer rouge une vilaine plaie au gros orteil, dans laquelle la gangrène menaçait l'os ; après ce traitement l'os tomba et l'orteil guérit promptement. Félix n'a garde d'omettre un petit détail qui a marqué cette opération : le patient a tout le temps hurlé d'une façon lamentable, et lui a déchiré en plusieurs endroits son bonnet avec les dents (2).

En même temps qu'il s'occupait ainsi de médecine, Félix suivait attentivement, dans la pharmacie où il habitait, la préparation des remèdes, ce qui, dit-il, lui fut très utile par la suite ; nous le voyons passant, en compagnie de quelques camarades, une nuit entière à copier un petit livre que Rondelet avait donné en souvenir à deux docteurs Prussiens ; il était intitulé *de componendis medicamentis*. Et il ajoute naïvement : « Nous transcrivîmes aussi une recette infaillible pour faire pousser les poils. Nous nous mîmes aussitôt à l'œuvre pour faire venir la barbe, car nous étions imberbes, et très impatients d'avoir un air un peu plus imposant. Toutes les nuits nous nous frottions le menton avec le précieux onguent, ce qui mettait nos oreillers dans un état pitoyable ; nous ne négligions pas, entre temps, de nous faire raser : mais tous ces efforts furent en pure perte (3). » Ailleurs, il nous raconte qu'il a copié les recettes contenues dans les écrits de Falcon : il s'était procuré cet ouvrage en pénétrant par une échelle, et non sans danger, dans une chambre où son maître le tenait enfermé (4).

Félix nous renseigne aussi sur sa méthode de travail ; avec ses camarades allemands, ils travaillaient en commun et se faisaient part mutuellement des résultats de

(1) Page 94.
(2) Page 123.
(3) Page 108.
(4) Page 81.

leurs recherches; ces exercices qu'il appelle des *privatæ disputationes*, étaient, dit-il, extrêmement utiles, et avaient lieu une fois par semaine. Comme on le voit, le système de conférences si justement en honneur parmi nos étudiants lorsqu'ils préparent concours ou examens n'est pas chose nouvelle, et nos devanciers l'ont pratiqué bien avant nous. Dans un autre passage, Félix nous apprend qu'il a résumé les principaux livres de Galenus *en tableaux* (1).

Il ne semble cependant pas que Félix ait ressenti pour l'enseignement de la docte Faculté un enthousiasme sans limites; sauf pour ce qui est de Rondelet, dont il qualifie les leçons de l'épithète tout à fait laudative d'*admirables*, il nous paraît tout au contraire extrêmement sobre de témoignages flatteurs à l'égard de ses maîtres. Il s'est bien gardé d'omettre dans son journal le déplorable accident de cours arrivé à Schyronius; dans plusieurs autres endroits, il cite des faits indiquant que le zèle des professeurs pour les fonctions de leur charge n'était point immodéré. « Les cours avaient repris à la Saint-Luc, dit-il, mais il y avait peu de professeurs, parce qu'ils couraient après la clientèle (2). » A la date du 1er avril 1556, il formule des plaintes non déguisées : il écrit à son pére que les cours se faisaient très mal au collège, que quelques-uns étaient d'une nullité complète, en particulier celui du vieux Schyronius, le *cancellarius Academiæ.* »

Cette opinion était certainement partagée par la majorité, et elle devait donner lieu à un incident trop curieux pour être passé sous silence. « Vers cette époque, nous raconte Félix, il y eût grand émoi parmi les étudiants à cause du petit nombre des cours que faisaient les professeurs : ils se rassemblèrent en armes devant les collèges, et ayant entraîné avec eux tous les camarades qu'ils rencontrèrent ou qu'ils trouvèrent au cours, ils se rendirent à l'Hôtel du Parlement. Un délégué, désigné par eux, se plaignit de la négligence que les professeurs mettaient à faire leur cours

(1) Page 122.
(2) Page 134.

et réclama « leur ancien droit d'avoir deux procureurs autorisés à retenir les appointements des professeurs qui ne feraient pas leurs leçons. Les professeurs de leur côté présentèrent leurs plaintes par la bouche d'un d'entre eux qu'ils avaient désigné. On fit droit à nos réclamations ; deux procureurs furent nommés le 25 novembre et le calme se rétablit. (1). »

Félix nous donne le récit d'une importante cérémonie universitaire, une promotion au doctorat : c'est celle de Guillaume Héroard, le frère du chirurgien Michel qui avait été son compagnon de route dans le trajet de Genève à Montpellier. Elle eut lieu le 3 mars 1555 ; « le docteur Saporta présida la cérémonie dans l'église de Saint-Firmin ; elle se faisait en grande pompe et au son de l'orgue. Le récipiendaire prononça son discours de remerciement en cinq ou six langues, entre autres en allemand, bien qu'il ne sut point parler cette langue. On le promena solennellement par la ville, au son des fifres, et avec un panache de soie sur sa barrette. On portait au cortège des tiges de fenouil ornées de figurines de sucre. Au retour eut lieu une belle collation avec abondante distribution de dragées ; il y en avait plus d'un quintal. L'hippocras était délicieux, la collation fut suivie de danses. (2). »

Pendant tout son séjour à Montpellier Félix devait rester en pension chez Laurent Catalan, l'un des maîtres apothicaires les plus renommés de la ville ; il était *maran* d'origine, c'est-à-dire descendant de ces Maures qui, expulsés d'Espagne, étaient venus s'établir dans le Languedoc ; celui-ci, pour se défrayer, avait, par voie de réciprocité, envoyé ses deux fils à Bâle chez le père Platter.

Félix nous fournit d'intéressants détails sur ce côté de l'existence matérielle de l'étudiant du XVIe siècle. Son maître et sa femme l'aimaient, nous dit-il, comme leur propre fils ; mais le régime n'était pas toujours en rapport avec leurs sentiments ; on y vivait petitement, et Félix nous donne

(1) Page

(2) Page 99.

avec fidélité le menu des repas. Les jours gras, à midi, une soupe de mouton, rarement de bœuf, garnie de légumes ; on la mangeait avec les doigts, chacun dans son écuelle ; à souper, régulièrement de la salade suivie d'un petit rôti : « les restes ne donnaient d'indigestion à personne. » Le pain, en quantité suffisante, était très bon, le vin à discrétion et d'un rouge foncé, on le buvait très étendu d'eau. Pendant le carême, on faisait plus maigre chère encore : c'était de la soupe aux choux préparée à l'huile, puis de la merluche. Félix constate que la cuisine se faisait toute à l'huile, et que pendant toute la durée de son séjour il ne l'a pas mangée au beurre une seule fois. Pendant tout le carême la viande et les œufs étaient interdits sous peine de vie : en sa qualité d'Allemand, Félix ne se croit pas tenu à cette obligation, et il mange en cachette des œufs qu'on lui apprend à faire cuire sur une feuille de papier impreignée de beurre et placée au-dessus de la braise. — Dans un autre passage il nous donne un détail curieux qui nous renseigne sur ce que devaient être les frais de l'existence à cette époque : il nous apprend qu'il a passé un marché avec un cordonnier : celui-ci, moyennant trois francs par an, devait, tous les dimanches, lui fournir une paire de souliers neufs, en même temps il reprenait les vieux. (1)

Une des parties les plus intéressantes du Journal de Félix Platter est bien certainement celle dans laquelle il nous retrace ses relations avec sa famille; bien qu'ils soient séparés par une distance considérable, il y a de très fréquents rapports entre le père et le fils ; les correspondances, les commissions se font par l'intermédiaire de voyageurs. Du fond de sa ville de Bâle, l'excellent père Platter ne perd pas un instant de vue ce fils en qui il a placé toutes ses espérances : les sages conseils, les excellentes règles de conduite qu'il lui a tracées au moment de la séparation, il ne manque pas une occasion de les lui répéter avec une insistance certainement bien excusable. Ce sont de longues missives lui

(1) Page 97.

recommandant la crainte de Dieu, l'honnêteté, la piété et le travail. Le nombre des médecins est considérable à Bâle (on n'en compte pas moins de dix-sept), beaucoup appartiennent à des familles riches et bien apparentées : il n'a, lui fils d'un simple maître d'école, qu'un seul moyen de s'élever au-dessus d'eux, c'est de les dominer par sa science. Cette idée, il n'est pas une seule des lettres du père Platter où nous ne la trouvions répétée, presque constamment sous la même forme : dans une d'entre elles, il la résume dans une sorte d'aphorisme dont la concision n'a d'égale que la netteté : *nisi excellueris, tibi esuriendum erit,* ce que Félix traduit lui-même : « c'est à dire que si je ne devenais pas un sujet hors ligne, il me faudrait mourir de faim » (1). Le père Platter met son fils en garde contre les séductions des femmes françaises que pourraient tenter ses qualités de beau danseur et de bon musicien ; il a combiné pour lui un mariage avantageux, et il l'entretient souvent des qualités et des vertus de sa future. A la fin de son séjour il lui fait savoir que le père de la jeune fille commence à s'impatienter, car de nombreux prétendants lui ont demandé la main de sa fille : celle-ci n'attend pas avec moins d'impatience le retour de son fiancé. — Puis ce sont des conseils d'un ordre moins élevé : il lui recommande d'être prudent pendant la saison des bains de mer, et lui rappelle qu'il a une fois failli se noyer dans le Rhin. Il le renseigne sur les affaires de la maison : c'est son imprimerie qu'il a vendue, mais l'acquéreur lui ayant manqué de parole, l'imprimerie lui est retombée sur les bras (2); plus tard il lui apprend qu'il l'a louée pour un an à Michel Stella, un parent de Vesalius (3). — Il le tient au courant de ce qu'on pourrait appeler la petite chronique de Bâle, et lui raconte les menus incidents qui devaient défrayer les conversations des bourgeois de la ville : c'est le docteur Pantaléon que l'on a surnommé le *docteur à*

(1) Page 97.
(2) Page 63.
(3) Page 120.

l'arrosoir depuis qu'il a prescrit à une femme atteinte d'insomnie de se faire couler de l'eau sur la tête pendant la nuit (1); ce sont deux jeunes docteurs qui ont commis une bévue avec des purges : l'un a tué son client, l'autre a failli se tuer lui-même (2).

A ces lettres, dont l'une n'a mis que quinze jours pour arriver à destination, se trouvaient parfois joints des cadeaux ; Félix nous raconte que son père lui a envoyé deux belles peaux teintes en vert dont il s'est fait faire un superbe vêtement brodé de soie verte : il se pavane ainsi dans les bals en excitant l'admiration de tous les gentilshommes, car les chausses en peau sont inconnues dans le pays. Le tailleur les lui a faites un peu justes sous prétexte qu'il n'avait pas eu assez de cuir : mais Félix découvre qu'il y eu fraude : le tailleur lui a dérobé un bon morceau de la précieuse étoffe, et il en a fait un sac pour sa femme (3). — Il n'est du reste pas en retard de générosité, et il note qu'il envoie à son père des fruits du midi, des oranges, des grenades, des raisins, de la thériaque, *correctam a Rondeletio,* quatre grands pots de mithridate, des collections de coquillages, etc., etc.

Dans cette correspondance, s'échangeaient aussi les nouvelles politiques : Platter mande à son fils que les troupes de Charles-Quint assiègent Metz, qu'une bataille a eu lieu entre Albert de Brandebourg et Maurice de Saxe, et que ce dernier, blessé d'un coup de feu, est mort au bout de trois jours. De son côté Félix apprend à son père que le roi de France vient de conclure un traité avec les Turcs, que la flotte Turque est arrivée à Aigues-Mortes : on craint qu'ils ne prennent leurs quartiers d'hiver entre cette ville et Frontignan.

Il n'est pas sans intérêt de rechercher quels étaient à cette époque les passe-temps, les distractions et les plaisirs de la jeunesse universitaire : le journal de Félix four-

(1) Page 72.
(2) Page 137.
(3) Page 103.

nit à ce point de vue une ample moisson de documents curieux. D'abord, pendant le carnaval, c'était des sérénades galantes données la nuit devant les maisons ; les instruments de musique étaient les cymbales, le tambourin et le fifre, le même musicien jouant des trois instruments à la fois ; on jouait aussi du hautbois, qui était très commun, de la viole et de la guitare, qui étaient dans leur nouveauté. C'était des bals où l'on menait les demoiselles ; c'était des batailles à coups d'oranges dans les rues. En dehors de la période du carnaval, c'était des promenades dans les environs ; comme un étudiant de nos jours, Félix va, le 4 décembre, avec ses compatriotes, se promener sur les bords du Lez, et il est tout étonné de la douceur de la température : il ne dissimule pas sa surprise de ne voir ni glace, ni neige, comme dans son pays. En plusieurs passages de son journal, il fait preuve d'un sentiment de la nature qui surprend, tant nous sommes, peut-être à tort, habitués à le considérer comme de date toute moderne ; notre flore odorante du midi l'enchante, partout la campagne est couverte de marjolaine, de thym ; le romarin pousse en abondance dans les champs comme à Bâle le génevrier.

Il va se promener aux bords de la mer et s'y baigne : « bien qu'on ne fût encore qu'à St-Mathias, l'eau était si bonne et le sable du rivage si chaud, que nous nous en couvrîmes pour nous réchauffer au sortir de l'eau (1). » Il s'amuse à y recueillir des coquillages de toutes couleurs, dont l'abondance est telle qu'on pourrait en charger des voitures. D'autres fois, ses promenades sont de véritables herborisations.

Félix et ses camarades ne dédaignaient point des amusements qui, pour nos graves étudiants d'aujourd'hui, paraîtraient de simples gamineries d'écoliers ; il nous raconte comment avec ses amis, ils dévalisaient la cave de son hôte Catalan : l'un d'eux s'introduisait par-dessous la porte et y remplissait une cruche d'hippocras ; mais un

(1) Page 41.

jour il n'y eut pas moyen de la faire passer debout par le même chemin, et il fallut la vider dans des gobelets. D'autres fois, ils s'en prenaient aux raisins secs suspendus dans la chambre de Catalan, ils s'amusaient à les décrocher avec une perche et les mangeaient, en ayant soin de rejeter les grappes dans la pièce : Catalan demeurait ainsi convaincu que les rats étaient les seuls auteurs de ce méfait. « C'était mal de notre part, il faut l'avouer » ajoute naïvement Félix. Un autre jour, il nous raconte qu'il a été victime d'une traditionnelle plaisanterie : ses camarades l'ont invité à une collation nocturne où on lui a servi un soi-disant pâté de lièvre : quand il en a eu mangé, on lui a fait voir que c'était du chat, ce dont il a été « médiocrement satisfait (1). »

Nos étudiants se plaisaient à voyager ; Félix nous narre une excursion faite à Avignon et nous donne quelques détails sur cette ville : il s'est amusé à mesurer la longueur du pont qui traverse le Rhône ; un proverbe dit qu'on ne peut le traverser sans rencontrer deux moines, deux ânes et deux filles publiques. Il va visiter Aigues-Mortes, Maguelone ; mais le plus intéressant de ces voyages est à coup sûr celui qu'avec douze de ses camarades, Allemands comme lui, il effectue à Marseille ; elle fournit à notre auteur l'occasion de nous retracer un tableau vif, animé et pittoresque de ce qu'était notre cité vers le milieu du XVIe siècle ; sa description sera certainement lue avec plaisir et profit par tous ceux qu'intéresse notre histoire locale.

Nos voyageurs se mettent en route le 15 septembre 1555, les uns à pied, les autres à cheval ou à mulet ; le même jour ils arrivent à Lunel ; le 16, ils sont à Arles, où ils passent le 17 à admirer les antiquités ; le 18, ils traversent Saint-Chamas ; le 19, ils dînent aux Pennes, où Félix nous raconte qu'on lui a servi un vin d'un rouge si foncé qu'il a pu s'en servir pour écrire sur son calepin comme si c'eût

(1) Page 149.

été de la teinture du Brésil. Puis ils traversent une plaine pierreuse jusqu'aux environs de Marseille, où ils descendent à l'enseigne du *Levrier*. A peine arrivé, Félix s'empresse d'aller visiter la ville, et la diversité des spectacles qui s'offrent à ses yeux semble l'avoir vivement frappé. Il est saisi d'admiration à la vue de « ce port immense tout rempli de vaisseaux » ; un surtout excite son étonnement : c'est « une galère dont le mat et la voilure étaient d'une grandeur prodigieuse, et qui portait un pavillon avec ces mots : *Plus ultra ;* il avait été pris sur les Espagnols et contenaient beaucoup de troupes (1). » Il visite les galères, au nombre de trente-sept, qui servaient de prison aux galériens, vêtus de casaques de laine rouge ou bleue et coiffés de bonnets pointus : parmi eux nos étudiants trouvent quelques compatriotes allemands. Ils parcourent les fortifications toutes garnies de couleuvrines et de canons qui défendaient la ville du côté de la mer et dont le feu commandait à une grande distance. Ils achètent des souvenirs de voyage. entre autres des branches de corail poli ; ils voient avec surprise des autruches si grandes que Félix pouvait à peine les atteindre à la tête, des béliers avec d'énormes cornes entrelacées et une toison retombant jusqu'à terre, un nègre, beaucoup de Turcs, etc. Ils essaient de faire un tour en mer et franchissent la passe qui est fermée par une chaîne ; ils voudraient aller jusqu'à un château bâti sur un rocher, mais le mal de mer qui a pris plusieurs d'entre eux, les force à retourner.

Comme toujours Félix confie à son journal un de ces petits incidents qui donnent à ses récits une saveur à la fois naïve et piquante : pendant sa visite aux galères, il a retenu ses urines « si longtemps qu'il a cru en mourir » ; il a dû courir à une pharmacie « où on l'a bassiné jusqu'à ce que la rétention ait pris fin. » Il avoue qu'avec ses camarades il s'est oublié à boire en compagnie de deux gentilshommes allemands rencontrés pendant le voyage : lorsqu'il a voulu

(1) Page 113.

se rendre au lit, tout tournait autour de lui et on a dû le déshabiller pour le coucher. Quant aux deux gentilshommes, « ils s'étaient couchés tout vêtus, et avaient tellement arrosés leurs chausses violettes pendant la nuit, que la couleur était partie par larges plaques, ce qui faisait honte, car on ne reconnaissait que trop bien d'où venaient ces taches (1). »

Le 22, notre bande d'étudiants se remet en route pour Montpellier : ils passent par Salon où plusieurs d'entre eux vont faire tirer leur horoscope par Nostradamus qui habitait cette ville. Ils s'arrêtent à Avignon, et en se promenant ils traversent les deux rues mal famées de la cité ; il semble là que Félix ait un peu perdu de la timidité dont il avait donné des preuves pendant son premier voyage : il ne craint pas d'entrer sur ce sujet dans quelques détails. « Des femmes, dont quelques-unes richement vêtues, se tenaient assises devant les maisons, nous appelant ; l'une d'elles enleva même la barette de l'un des nôtres et se sauva avec dans la maison ; plusieurs de la troupe s'éclipsèrent là, qu'on ne manqua pas de plaisanter par la suite, sur la belle Champenoise de Troye, demeurant à Avignon. » (2)

Un prétexte assez fréquent à fêtes et réjouissances était pour nos étudiants Allemands l'arrivée ou le départ d'un compatriote. Quand, ses études finies, l'un d'eux quittait Montpellier, ses camarades lui faisaient la conduite jusqu'à quelque village plus ou moins éloigné : là, avant de se quitter, on buvait le coup de la séparation ; quelquefois, pour prolonger les adieux, on passait la nuit à boire. La sobriété ne paraît point avoir été la qualité dominante de nos étudiants d'Outre-Rhin. Félix avoue en effet, que pendant toute la durée de son séjour à Montpellier, il n'a jamais rencontré d'homme ivre qui ne fût un de ses compatriotes ; à cette règle il n'a trouvé qu'une exception,

(1) Page 115.
(2) Page 118.

chez un métayer de son patron ; encore avait-il contracté l'habitude de boire pendant un séjour qu'il avait fait en Allemagne.

Il était un autre genre de distraction qui nous peint sous un jour lugubre cette sombre et sanglante époque du XVI[e] siècle : c'était d'assister aux exécutions judiciaires ; cette sorte de spectacle ne paraît pas avoir eu rien de répugnant pour les contemporains, et Félix nous raconte s'y être rendu dans une nombreuse compagnie formée de dames et de demoiselles.

On est réellement étonné en lisant son journal, de voir la fréquence inouïe avec laquelle cet appareil de mort s'offrait aux yeux de la population de Montpellier. En narrateur exact et consciencieux, il nous a donné l'énumération complète des exécutions qui ont eu lieu dans cette ville pendant tout le temps qu'il y a passé : si on en fait le relevé, on n'en compte pas moins de treize. Pour la plupart d'entre elles, il nous les conte par le menu, avec les détails et les incidents qu'il a notés, et ceux-ci présentent plus d'une fois un réel intérêt historique.

Deux fois seulement, ce sont des exécutions en effigie : le 24 mars 1554, on brûle sur la place deux mannequins habillés figurant la sœur de l'évêque de Montpellier et son mari ; le 28 septembre, on traîne sur la claie un mannequin muni d'un masque, représentant un grec condamné à mort par contumace pour homicide : on le couche sur la croix et on lui rompt les membres comme s'il se fût agi du condamné lui-même. Mais le plus souvent l'exécution n'était pas un simulacre, et les procédés employés donnent une triste idée des mœurs de l'époque. D'ordinaire les suppliciés étaient des criminels. Le 22 juillet 1553 fut exécuté le fils d'un boulanger : « c'était un beau jeune homme ; on le conduisit à la place Notre-Dame, près de l'église, devant la Maison de Ville, sur un échafaud de planches, où se trouvait un billot appuyé contre une poutre. Le bourreau lui banda les yeux, puis le coucha sur le ventre, le cou à découvert sur ce billot. Il tira un grand glaive qu'il tenait

caché sous sa robe et lui en porta deux coups sur la nuque ; la tête roula sur le plancher. Ensuite il coupa les jambes et les bras, les posa sur l'échafaud, avec la tête au milieu, les laissa toute la nuit, et le lendemain matin les suspendit hors de la ville à un olivier, où il les laissa pourrir. » (1) — Le 10 janvier 1554, c'est un criminel : on lui trancha la tête sur un échafaud, puis on lui coupa les quatre membres, suivant l'usage du pays (2).

Le 27 mars, c'est le fils d'un vieux bedeau, condamné comme voleur de grand chemin ; il fut décapité sur un échafaud, et on lui coupa les quatre membres suivant l'usage (3). Le 28 septembre, le prévôt vient à Montpellier et il y a plusieurs exécutions. « Le premier jour il paraît à cheval, précédé de plusieurs cavaliers et suivi du trompette de la ville sonnant de la trompe. Derrière celui-ci marchait le malfaiteur assisté des moines ; c'était un beau jeune homme, complice d'un meurtre. On le conduisit sur un échafaud dressé devant l'Hôtel de ville : là, étaient préparées deux pièces de bois évidées et formant une croix de Saint-André, sur laquelle on devait lui rompre les membres. Le condamné debout, raconta d'abord, dans un récit rimé, tout ce qu'il avait fait ; c'était très bien dit, et en terminant il ajouta : « *Priez Sainte-Marie qu'elle prie son fils de me donner le Paradis.* » Le bourreau le déshabilla, lui attacha les membres sur la croix, comme on lie chez nous ceux qui doivent être roués. Après cela, il prit une lourde barre de fer, appelée *massa,* un peu tranchante d'un côté, et lui abattit les membres. Cela ressemble à notre supplice de la roue, et s'appelle là-bas *massarrer.* Le dernier coup fut porté sur la poitrine et tua le condamné. — Le jour suivant, on pendit un faux-monnayeur à la même place ; le gibet était assez bas, et n'avait qu'un bras (4).

Le 23 février 1555, un malfaiteur fut exécuté devant la

(1) Page 56.
(2) Page 71.
(3) Page 74.
(4) Page 84.

salle du Consulat, sur un échafaud ; on lui trancha la tête et les quatre membres qui furent ensuite suspendus selon l'usage aux oliviers hors la ville (1). — Le 6 juillet, c'est un paysan qui est pendu ; immédiatement après on lui coupa la tête et les quatre membres (2). — Le 3 décembre, eut lieu l'exécution de l'ancienne servante de Catalan, celle-là même, nous dit Félix, qui lui avait tiré ses bottes à son arrivée à Montpellier ; placée chez un prêtre, elle était devenue enceinte et s'était débarrassée du nouveau-né en le jetant dans les latrines. « Elle fut pendue sur la place à un petit gibet qui n'avait qu'un bras ; le corps fut donné à l'amphithéâtre d'anatomie, puis le bourreau vint reprendre les débris, les lia dans un drap, et les suspendit à une potence hors la ville (3) ».

Le 14 décembre, exécution d'un meurtrier ; le récit que nous en donne Félix est doublement curieux, car il nous indique la croyance que l'on avait alors à l'efficacité juridique de la cruentation, et nous fait voir avec quels raffinements de cruauté s'accomplissaient parfois les exécutions capitales. Le coupable était le domestique d'un chanoine riche qu'il avait traîtreusement assassiné pour le voler : après avoir pris la fuite, il commit l'imprudence de revenir à Montpellier où il fut arrêté. « On déterra le chanoine après trois ans d'inhumation, pour confronter l'assassin avec le corps de sa victime. Il n'y eut toutefois aucun des signes que l'on attendait, comme par exemple de voir les blessures se rouvrir et le sang couler ; il est vrai de dire que le corps était passablement desséché. Le coupable, après avoir fait des aveux complets, fut condamné à être massacré. » Félix nous raconte les horribles détails de son supplice. « Après la lecture du jugement, le bourreau le fit monter dans la charrette et le plaça sur les genoux de sa femme. Il commença ensuite à le tenailler avec des tenailles rougies jusqu'à

(1) Page 98.
(2) Page 107.
(3) Page 144.

la maison du chanoine. Là, il lui coupa les deux mains sur un billot placé à cet effet sur la charrette. La femme lui tenait les yeux bandés, et à mesure que son mari coupait une main, elle introduisait le moignon, d'où s'échappait un jet de sang, dans une espèce de cornet qu'elle nouait solidement pour arrêter l'hémorrhagie. On le mena ensuite à la Cour du Bayle, où il fut décapité et coupé en quartiers qui furent suspendus à des oliviers hors la ville. »

Malheureusement le sang qui coulait ainsi sur l'échafaud à Montpellier n'était pas toujours celui de misérables, coupables de crimes de droit commun ; quelques pages du journal de Félix sont là pour nous rappeler qu'il a vécu à cette période de notre histoire que souillèrent les persécutions religieuses ; il nous donne un récit réellement dramatique d'un de ces martyrs. C'est celui d'un ancien prêtre, Guillaume Dalençon, de Montauban, coupable d'avoir embrassé la religion réformée, et d'avoir, en revenant de Genève, introduit en France des livres défendus. Félix nous raconte qu'il a été d'abord dégradé : en présence de l'évêque et sur une estrade, on lui arrache ses ornements sacerdotaux pour le revêtir d'habits séculiers; on lui râcle sa tonsure et deux doigts de la main, puis on le livre à la justice civile. Onze semaines plus tard il est condamné à périr par le feu avec deux autres prisonniers : les détails de sa mort indiquent un courage et une foi peu commune. Félix nous le montre arrivant au pied du bûcher, et avant d'y monter se déshabillant et arrangeant ses vêtements à côté de lui « avec autant d'ordre que s'il eût dû les remettre (1). » Après avoir adressé des exhortations à ses compagnons qui allaient apostasier, « il s'élança joyeusement sur le bûcher et s'assit au pied du poteau qui s'élevait au milieu, et qui était percé d'un trou par où passait une corde terminée supérieurement par un nœud coulant. » Le bourreau lui mit la corde au cou, lui attacha les mains sur la poitrine, et plaça près de lui les livres de religion

(1) Page 65.

qu'il avait apportés de Genève ; après quoi il mit le feu au bûcher... Quand le feu atteignit les livres, le bourreau tira la corde et l'étrangla : sa tête s'inclina sur sa poitrine, et il ne fit plus aucun mouvement ; le corps se réduisit peu à peu en cendres(1). » De ces deux compagnons, l'un se sauva en abjurant; quant à l'autre, il fut étranglé et brûlé.

Félix nous relate un horrible incident de cette exécution. « Il pleuvait ce jour-là, et le feu ne voulait pas prendre, le patient qui n'était pas tout à fait étranglé, endurait de grandes souffrances. Les moines du couvent voisin apportèrent de la paille ; le bourreau la prit, et fit chercher de l'huile de térébenthine à la pharmacie de mon maître pour activer le feu. » Et Félix ajoute ces lignes significatives. « Je le reprochai aux domestiques qui l'avaient donnée ; mais ils me conseillèrent de me taire, parce qu'il pourrait m'en arriver autant, en ma qualité d'hérétique. »

Félix Platter passa, à la date du 18 mai 1556, son baccalauréat en médecine ; il nous donne des détails sur cette importante cérémonie. Ce fut le docteur Saporta qui présida les épreuves, il n'y eut que les docteurs en médecine de l'Université qui argumentèrent contre lui; c'étaient les docteurs Schyronius, Gryphius, Fontanonus, Héroardus assistés des licenciés Salomon et François Feyna. L'examen dura de 6 heures du matin à 9 heures ; on le revêtit ensuite d'une robe rouge pour faire un remerciement en vers, *carmine*, dans lequel dit-il, « je n'omis pas de parler des Allemands ; j'avais commencé par réciter de mémoire un discours assez long ; enfin je soldai 12 francs et 3 sols et l'on me remit mon brevet dûment scellé à St-Firmin, où se conservaient les sceaux de l'Université, sous la garde du docteur Guichardus (2). »

Quant au titre de docteur, il ne devait le prendre qu'à Bâle, à son retour ; chose qui surprend et paraît peu concorder avec la réputation dont jouissait la Faculté de Montpellier, il ne prit cette décision que sur les conseils de

(1) Page 65.
(2) Page 131.

son père. Celui-ci dans une de ses lettres lui représente qu'il serait plus honorable de passer son doctorat à Bâle ; il se ferait ainsi bien voir des autorités et de la bourgeoisie; au contraire, s'il prenait son grade en France, bien des gens ne se feraient pas faute de dire qu'il avait trouvé trop difficiles les épreuves exigées à Bâle ; à l'appui de ses arguments, il lui rappelle un dicton qui courait sur les Universités françaises : *accipimus pecuniam, et mittimus stultos in Germaniam*, nous prenons leur argent, et nous les renvoyons en Allemagne ignares comme avant (1). Le 27 janvier 1557, il faisait ses adieux à son maître Catalan qui pleurait à chaudes larmes; il montait à cheval « au nom du Seigneur, et, le cœur serré, il quittait cette ville où il avait demeuré si longtemps. » Il effectuait son retour par Toulouse, Montauban, Bordeaux, Poitiers, Tours, Orléans et Paris, et, dans les premiers jours de mai, il rentrait dans sa ville natale.

II

Les mémoires de Thomas Platter, qui font suite à ceux de son frère aîné, les dépassent de beaucoup en étendue, ils sont en effet environ d'un tiers plus longs ; par contre, plus d'un lecteur les trouvera comme nous, manifestement inférieurs au point de vue de l'intérêt et de la valeur littéraire. On n'y rencontre presque nulle part cette note personnelle, cette originalité qui rendent si attrayant le journal de Félix. Ce n'est plus le jeune et naïf écolier, travaillant avec ardeur pour se faire une position (*tibi esuriendum, nisi excellueris*), consignant au jour le jour dans son journal, sans arrière-pensée, ses impressions, ses sentiments, les petits détails de sa vie journalière. Thomas nous apparaît sous des traits essentiellement différents : nous nous le représentons volontiers comme un type de l'étudiant sinon riche, du moins aisé, affectant déjà l'allure bourgeoise ; il est sûr de son avenir, et cette sécurité lui donne une confiance en lui-même qui contraste singulièrement avec le

(1) Page 137.

ton candide de son frère. Chez lui, point de ces réflexions presqu'enfantines qui abondent sous la plume de son aîné; son ton est constamment grave et doctoral, et son sérieux ne l'abandonne jamais: il ne s'amuse point comme son frère à manger en cachette les raisins de son hôte, mais il nous conte gravement qu'il a un laquais, qu'il a une maîtresse chez laquelle il invite ses amis.

Thomas Platter a passé à Montpellier du 27 septembre 1595 au 19 avril 1599; mais si l'on en juge par les proportions de ses mémoires, il semble avoir consacré plus de temps à voyager qu'à s'instruire sur les bancs de la Faculté; son journal est en effet presque entièrement rempli par le récit de ses excursions à Arles, à Marseille, à Aix, Avignon, Orange, Nimes, etc.; il pousse même jusqu'en Catalogne. Malheureusement ses récits sont presque toujours froids et sans vie ; tandis que dans ceux de Félix, l'auteur apparaissait à tout instant, relatant ici un détail amusant, là un incident curieux, dans ceux de Thomas, le voyageur est presque constamment absent. Au lieu de nous donner ses impressions personnelles, Thomas se complaît dans de longues descriptions, en général arides et sèches; il aime à étaler une érudition parfois un peu suspecte, à faire montre de ses connaissances en matière d'archéologie, de statistique, d'agriculture, etc., etc. En maints endroits, les pages de son journal paraissent des fragments détachés de quelque Guide Joanne du XVI[e] siècle. Sans doute l'historien pourra en faire son profit, et il y notera plus d'un détail instructif, mais le récit y perd singulièrement de sa valeur littéraire ; pour nous médecins, nous n'avons que quelques rares épis à glaner au cours de ces nombreuses pages.

Thomas nous donne un certain nombre de détails sur la Faculté de Montpellier. Il nous signale comme une des causes de son développement, l'expulsion des Sarrazins d'Espagne, à la suite de laquelle beaucoup d'illustres médecins Arabes, disciples d'Avicenne et d'Averroës, vinrent s'établir dans cette ville. Les élèves y ont afflué de toutes

les parties du royaume et même des pays étrangers ; on y compte en temps ordinaire plus de cent de ces derniers. Parmi les avantages qu'offre l'enseignement de la Faculté, « un des plus précieux est qu'on peut accompagner les professeurs et les médecins dans les visites qu'ils font en ville à leurs malades ; on peut suivre ainsi le diagnostic, les prescriptions et l'action des remèdes ; c'est un grand honneur pour les médecins d'être escortés dans les rues par un grand nombre d'étudiants (1) ». Il nous donne la liste et le nom des professeurs de son temps ; ils sont au nombre de sept. Pendant son séjour à Montpellier a eu lieu la nomination du docteur Richier, comme professeur d'anatomie et de botanique ; pendant l'été il menait les élèves herboriser, pendant l'hiver il enseignait l'anatomie. « Si les corps des criminels font défaut, l'hôpital lui en fournit. Il y a au collège une salle spéciale pour les dissections, bâtie en pierre de taille, en forme d'amphithéâtre, afin de permettre à un plus grand nombre de personnes de voir les opérateurs. Le docteur qui préside l'anatomie commence par faire une leçon pour expliqner ce que l'on va voir ; ensuite, le chirurgien du Roi montre aux assistants les différentes parties du corps qu'il a disséquées avant le cours. S'il a trouvé quelque tumeur remarquable, il la déchire en présence du public. Quand il y a des dames parmi les spectateurs, comme j'en ai vu, elles ont grand besoin parfois de se cacher derrière leur masque, surtout quand on fait l'anatomie d'une femme (2) ».

Thomas nous décrit le cérémonial usité pour la promotion au doctorat. Il y a, dit-il, deux variétés de promotion, la grande et la petite (*communi et magno modo*). La première comporte une plus grande pompe : le candidat est promené à cheval par la ville au son des trompettes ; il donne, la veille, à tous les docteurs, chirurgiens et apothicaires, une sérénade de trompettes, fifres et violons ; cela représente des frais considérables, aussi

(1) Page 186.
(2) Page 187.

est-il rare qu'un étranger s'impose des dépenses aussi élevées, à moins qu'il ne vise à une chaire de professorat. — La petite promotion a exactement la même valeur que la grande; bien que pour celle-ci il n'y ait point de festin, les frais montent néanmoins à plus de cent francs, tant pour les gants et les cierges que pour les dragées et tous les *gradus*.

Quelle que soit la promotion, le candidat doit être auparavant pourvu du baccalauréat et de la licence ; après quoi il écrit une thèse et argumente publiquement contre les docteurs pendant plusieurs jours, et le dernier jour contre les étudiants (1).

Thomas nous indique comme étant toujours en vigueur la curieuse coutume dont-il a été fait mention dans le journal de son frère : le traitement annuel des professeurs s'élève à deux cents couronnes de France, et leur est payé par la Cour des comptes royaux ; mais pour le toucher, ils doivent se faire accompagner par quelques étudiants, parmi lesquels un de leurs quatre conseillers, et ceux-ci ont pour mission d'attester que les cours ont été faits régulièrement et avec soin (2).

Cette jeunesse ne semble pas avoir été animée à l'égard de ses maîtres par un sentiment de respect et de déférence bien grand. Thomas nous apprend que : « le professeur est obligé de terminer sa leçon ou son argumentation au gré de ses auditeurs ; dès que ceux-ci en ont assez, ils commencent à faire tapage avec les plumes, les mains, les pieds ; et pour peu que le professeur fasse la sourde oreille, ils se mettent à faire un tel vacarme qu'il lui devient impossible de continuer (3). »

Notons un singulier genre de correction infligé aux individus surpris dans la pratique illégale de la médecine. « Les docteurs et les étudiants ont le droit, sans autre forme de procès, de placer le coupable à rebours sur un

(1) Page 188.
(2) Page 189.
(3) Page 189.

âne, avec la queue à la main en guise de bride, et de le promener par toute la ville au milieu des huées de la populace, qui le couvre de boue et d'ordures de la tête aux pieds. » Thomas a pris part une fois à une exécution de cette nature : « Nous enfermâmes, dit-il, le délinquant dans la salle d'anatomie pour le mettre sur l'âne ; mais sa femme courut partout, criant que nous voulions disséquer son mari tout vif ; le quartier s'ameuta, pris de pitié pour le pauvre diable, et nous l'arracha de vive force : on ne le revit plus (1). »

Thomas fait aussi l'éloge de l'enseignement de la chirurgie et de la pharmacie à Montpellier ; il nous donne le détail des épreuves qu'il faut subir pour être reçu maître en pharmacie ; ce sont des examens durant trois jours, et dirigés par tous les apothicaires en présence des médecins ; des épreuves pratiques, la confection de quatre chefs d'œuvre, chez différents maîtres et aux frais du candidat ; un stage dans diverses pharmacies est de plus exigé. Le cérémonial de la réception est à peu près le même que pour la médecine.

Le 22 mars 1597, Thomas Platter était promu au grade de bachelier en médecine par le docteur Jean Saporta ; il avait expliqué et argumenté contre les professeurs la proposition qui lui avait été donnée : *an ulcerum medicatio sit exsiccatio*. Ce titre lui permettait d'exercer la médecine dans les petites villes des environs. C'est à Uzès qu'il devait faire ses débuts dans la pratique : au mois de juillet 1598, il y était avisé par le doyen de la Faculté de Montpellier d'avoir à préparer son *cursus* public, c'est à dire les trois cours successifs exigés pour obtenir le grade de docteur. « Je devais, dit-il, et je désirais commencer à expliquer et commenter publiquement au collège le livre de Galenus, *De arte parvâ*, sur l'art médical, conformément à l'avis officiel et dûment scellé qui m'avait été envoyé (2) ». Les leçons eurent lieu au collège les 5, 6 et 10 octobre, « à dix

(1) Page 356.
(2) Page 356.

heures du matin, en présence d'un grand nombre de licenciés, habitués et étudiants en médecine, comme ils l'ont tous certifié en opposant leur signature sur mon diplôme de parchemin. La leçon faite, nous allions tous chez le pâtissier, où je leur payais une collation afin qu'ils fussent d'autant plus exacts à mon cours et me donnassent leur attestation. »

Nous nous sommes, dans cette analyse, efforcé de rendre d'une façon aussi exacte qu'il nous a été possible la physionomie vraie du journal des deux frères Platter et de représenter, d'après les documents qu'ils nous fournissent, ce qu'était au XVI[e] siècle la Faculté de médecine de Montpellier, son enseignement, le genre de vie des étudiants qui en suivaient les cours. Quelques lecteurs nous en voudront peut-être de les avoir ainsi entraînés et retenus si longtemps dans le lointain du passé, à une époque qui semble n'avoir plus rien de commun avec la nôtre ; d'autres penseront probablement comme nous que ces retours en arrière ne sont pas sans comporter de réels et sérieux enseignements. Un parallèle s'établit presque involontairement dans l'esprit entre le présent et le passé : en voyant combien la science était alors peu avancée, les moyens d'instruction rudimentaires, les mœurs souvent barbares et grossières, on se prend à aimer plus vivement le temps présent, et. par l'effet du contraste, on apprécie mieux les avantages de l'existence actuelle, quelles que soient encore ses imperfections et ses misères. A ce titre, les mémoires des frères Platter constituent à coup sûr un document précieux, et, en les tirant de l'oubli, la Société des bibliophiles de Montpellier a droit à nos remerciements : elle a fait une œuvre que personne certainement ne trouvera sans utilité et sans valeur.

A. F.

Marseille. — Barlatier et Barthelet.